

Noëlle
et la
maison
de
Pierre

© 2020 La Barre Franche - Noelle Sarl
Le Vert Pré - Linières-Bouton
49490 Noyant-Villages



Édition : <http://labarrefranche.org>

E-mail : contact@resister-online.com

ISBN 979-10-93638-15-7

JOUVE - 1, rue du Docteur Sauvé, 53100 MAYENNE
Imprimé en France - Dépôt légal : février 2020

Illustration de couverture : cliché Gilles Carbonell

Gilles Carbonell

Noëlle
et la
maison
de
Pierre

Editions « La Barre Franche »

*Il ne se fera ni tort ni dommage sur ma montagne sainte,
car la terre sera remplie de la connaissance de l'Éternel,
tout comme le fond de la mer est recouvert par l'eau.*

(Esaïe 11 :9)

*Ne crains point, petit troupeau ; car votre Père a trouvé
bon de vous donner le royaume.*

(Luc 12:32)

Préface

P OUR TÉMOIGNER DES BIENFAITS DE LA FOI CHRÉTIENNE, nous étions habitués à des romans sous forme de témoignage. Le héros « donne son cœur à Jésus » et tout devient merveilleux. Ces romans sont à la théologie ce que les romans à l'eau de rose sont à l'amour. La fin de l'histoire n'y est jamais racontée tant elle viendrait, le plus souvent, invalider ce qui a été écrit.

Avec la « *Maison de Pierre* » nous ne sommes pas devant un livre de la collection Harlequin. Le récit, loin des mièvreries, des clichés et des sentiments conventionnels, nous entraîne dans les questionnements que la réalité, parfois inattendue, de la vie nous impose. L'opinion et la religion refusent ces questions, peut-être pour nous consoler, plus sérieusement parce qu'elles n'ont aucune réponse adéquate.

Gilles Carbonell ne cherche pas ici à nous apporter ces réponses manquantes. Tout naturellement et avec sim-

plicité, il refuse d'éviter les interrogations qui viennent à l'esprit de celui qui ose regarder en face l'événement qui le concerne de très près.

Le genre du roman se prête bien à cet exercice. Il permet d'accompagner chaque personnage dans le déroulement de sa vie. Les idées qui animent l'essayiste s'incarnent ici et se mettent à vivre avec le romancier, c'est tout l'intérêt du livre. L'auteur, passionné par la recherche théologique, prédicateur soucieux de défendre ses idées, les abandonne à ses personnages, qui les feront vivre et les enrichiront. Pas de thèse à défendre, pas d'arguties, pas de sermons et encore moins de morale prétendant dicter ce que doit être la vie.

La pensée des héros du roman est saturée de textes bibliques. Les voilà enfermés dans la Bible, qui sert d'abri pour l'un, de détonateur pour une autre. Lui se rassure à travers ces textes, qu'il relit et cite comme réponse universelle aux questions posées par l'héroïne, touchée par la mort de son père, vécue comme un drame. Elle ne comprend pas. Elle n'accepte pas. Elle n'est pas rassurée, bien au contraire. Lui s'appuie sur l'idée d'un Dieu qui aime et n'abandonne pas ses enfants, un Dieu tout-puissant en toutes choses, père de tous, un Dieu qui n'est autre que la projection du père que l'on souhaiterait avoir et qui vous enferme dans la tradition. Il s'interdit de penser, prend soin de fermer les portes qui lui sont proposées, par ceux qu'il rencontre et par sa propre pensée lorsque celle-ci arrive à s'échapper du carcan qu'il lui impose. Il s'adonne aux bonnes œuvres. Elle, comme lui, est remplie de textes de la Bible, mais ils ne la satisfont pas. Ils la renvoient à son malheur. Elle est perpétuellement en

quête d'un ailleurs qu'elle n'arrive pas à imaginer. Elle ne rêve pas, elle ne croit plus en rien. Le désert est son lieu. Il l'enferme. Elle y erre. Elle est frappée de nihilisme, jusqu'à ce qu'une rencontre la mette sur le chemin d'elle-même. Le Dieu qui lui pesait devient une partie de son âme, l'auteur nous en avait avertis en ouvrant son livre par une citation du prophète Esaïe : « la terre sera remplie de la connaissance de l'Éternel, tout comme le fond de la mer est recouvert par l'eau ».

L'échange entre nos héros, le débat larvé qu'ils mènent tout au long du déroulement de leurs vies, pourrait avoir lieu à l'intérieur de l'Église, au sein même de chaque communauté locale. Il n'y aurait que des gagnants, chacun avancerait à son rythme, le traditionaliste garderait ses habitudes ou les aménagerait selon sa réceptivité, le sceptique ne serait plus isolé dans sa recherche : l'errance lui serait épargnée. Tous découvrirait ce qui les anime au plus profond d'eux.

Le réel de l'évangile n'est pas modélisable, il se révèle dans le vécu de chacun. Les récits de guérison en témoignent avec force : le malade n'est pas seulement guéri, il devient transparent à lui-même. Chacun, alors, découvrirait que regarder à Dieu, c'est dans un premier temps se tourner vers soi, se déchiffrer et apprendre à s'aimer. Il vérifierait que la peur qui l'assaille est plus forte que la raison telle qu'elle se présente dans le premier chapitre de l'Évangile de Jean et telle qu'il voudrait la voir à l'œuvre.

Le chemin parcouru par l'héroïne de ce roman a été possible parce qu'elle a fait des rencontres autres que celles

des gens d'église, parce qu'elle a eu des références autres que celles de la Bible.

Plus surprenant encore, les passages bibliques, connus et ressassés, sont devenus pour elle des paroles vivantes. Tout est possible, non seulement pour celui qui croit, mais aussi pour celui qui accepte de lever une partie du voile que sont trop souvent les habitudes, les rites et les dogmes.

Là est le secret de la Réforme, mouvement révolutionnaire pour l'époque, à la base du protestantisme. Mais attention : la Réforme ce n'est pas seulement un réaménagement de ce qui est. C'est revisiter en profondeur ce qui fonde le protestantisme réformé, sans craindre la rupture avec ce qui existe. Noëlle, personnage principal du roman nous interpelle et nous instruit.

Serge Soulié
janvier 2020

Avant-propos

ON ENTEND SOUVENT CETTE PHRASE un peu méprisante « ne me dis pas que tu crois à toutes ces âneries, quand même ! »

En effet, je ne crois pas à toutes ces « âneries ». Je crois à ce qu'il y a d'essentiel. Toute la question est maintenant, à l'évidence, de tracer la ligne blanche entre les « âneries » et l'« essentiel ».

On assiste dans ce livre au désarroi d'une personne de bonne volonté, tiraillée toute sa vie entre un enseignement spirituel qui ne veut plus rien dire aujourd'hui et la posture que les théologiens (pasteurs ? protestants ? chrétiens ? églises ?) adoptent quotidiennement pour faire face à la désaffection : soit l'ouverture, soit la cohérence.

La cohérence – le personnage appelé Carl dans ce livre – est la posture qui consiste à dire que les prises de posi-

tions des fidèles et des églises ne doivent pas contenir d'ambiguïtés ni de variations, ne doivent pas montrer des avis divergents sur certains points, qualifiés de fondamentaux ; les détracteurs de cette posture l'appellent plutôt « fermeture » ou « intégrisme », pour rester neutres nous l'appellerons « cohérence ».

L'ouverture – le personnage s'appelle Ohann – consiste à dire que, puisqu'il n'y a qu'un seul dieu, toute foi, toute spiritualité, est louable, l'important étant que l'on en soit heureux et bienveillant à l'égard de son prochain ; les détracteurs de cette posture appellent cela « agnosticisme » ou « tourisme spirituel », pour rester neutres nous l'appellerons « ouverture ».

Pourquoi ai-je écrit ce livre ? Certainement pas pour le plaisir un peu prétentieux d'exposer ma théologie, ma vision de Dieu, ma foi, ... telles en tous cas que j'ai parfois l'occasion de les exposer, de les prêcher. Cette vision et cette foi me donnent du bonheur à vivre, mais loin, très loin, de moi l'idée d'en faire un absolu que « les autres » seraient bien avisés d'adopter sans retard !

En revanche, depuis longtemps – et cela m'interpelle – je me dit que, si la moitié des français sont totalement indifférents à toute foi, à toute transcendance, hermétiques à toute spiritualité et ont l'air de s'en trouver plutôt bien, il reste que l'autre moitié est, à des degrés divers, en recherche de sens, en recherche du Dieu de leur vie.

Et cela me paraît non supportable de laisser à l'abandon ces chercheurs solitaires – l'expression est de Jacques Juillard – comme dans une pauvre et interminable répétition du récit de l'aveugle Bar Timée, seul au bord du chemin, appelant pour qu'on l'aide à voir, et refoulé par des disciples de Jésus, qui écoutent les paroles du maître sans l'idée qu'il leur faut les mettre en pratique¹.

Les églises et les institutions utilisent et enseignent une parole le plus souvent vide, laissant seuls des « aveugles » tels que l'héroïne de ce livre, découvrir, sans aide aucune ou presque, qui, finalement, est le Dieu de leur vie.

Le problème des protestants sincères est qu'ils sont souvent, à l'instar d'Obélix avec la potion magique, tombés dans le chaudron religieux dès leur plus tendre enfance.

Alors, quand on vous a répété la même chose depuis l'âge de deux ans, on n'a aucune raison de ne pas le croire, de penser que c'est une erreur ou, pire, un mensonge. Et donc, on a un Dieu standard, un Dieu stéréotypé, qui reçoit des louanges et des prières dont, soit dit en passant, il n'a que faire.

Essayer d'imposer aux autres son Dieu et sa façon de lui rendre un culte, c'est à la fois notre erreur, que nous devrions confesser, le pardon que nous en recevrons alors, et la loi que Dieu nous donne depuis l'aube de l'humain-

1 N.B. : sauf indication contraire, les textes bibliques cités sont extraits de la Bible *Parole de Vie*, éditions Biblio, Alliance biblique française, 2017

nité : « arrête de croire que ton Dieu est le vrai, le seul, l'unique, et de vouloir en persuader tout être vivant ».

C'est vrai, nous ne déclenchons pas des guerres ni des persécutions, mais notre ardente obligation n'est pas d'amener « l'autre » à la vraie foi mais de l'aimer, en l'aidant uniquement à trouver son propre bonheur. Voilà ce que Dieu veut pour nous et qu'il nous donne la force de faire.

Voici l'ambition de ce livre. Toi, lecteur, tu es libre d'accepter ou de rejeter tout ce que je dis.

Prologue

LA PHRASE S'ÉLEVA DANS LE SILENCE, une voix flûtée, presque souriante :

« Maman, à quoi ça sert de prier ? Puisqu'ils sont morts ? »

Silence ! L'assistance était horrifiée. Certains restaient impassibles, comme paralysés, d'autres se tournaient vers la responsable de l'interruption, stupéfaits de voir qu'il s'agissait d'une très jeune enfant, d'autres enfin menaient des conciliabules véhéments avec leurs voisins !

Quelques-uns tout de même dissimulaient à peine un sourire...

La mère ne savait que répondre ? Juste un « tais-toi, Noëlle ! », pour rendre sa fille plus discrète et couper court à ses questions ? Parce que, tout de même, la question était un peu scandaleuse ! On ne demande pas ce

genre de choses ! En tous cas, on ne pouvait pas perturber davantage la cérémonie, la plupart des personnes présentes étaient en pleurs et la tristesse peut si facilement céder le pas à l'agacement, à la colère ... Seulement, sa mère était enfoncée dans son anxiété – sentiment qui l'accompagnait depuis que son mari avait été arrêté par l'occupant et dont elle était sans nouvelles depuis. Dans ce brouillard où elle était plongée, les forces lui manquaient pour trouver quelque chose de rassurant à dire à sa fille.

Un pasteur de la toute nouvelle Église réformée de France participait à la cérémonie, pourtant laïque, en compagnie d'un prêtre catholique. Ils servaient de caution spirituelle à cette célébration « républicaine », chacun dans une robe noire qui désignait à coup sûr un dispensateur de consolation.

Il se sentait quelque peu « responsable » de ses paroissiens et il méditait une réponse appropriée ; appropriée car, pour lui, il s'agissait sans nul doute d'une provocation – comme si un enfant de cet âge pouvait se livrer à une provocation à propos de la mort et de la prière !

« À une provocation, se disait-il toutefois, on ne répond pas par une phrase blessante. Mais attention, pas non plus par une mièvrerie, qui serait prise pour un signe de faiblesse ... »

Dans ce cimetière – où l'on venait de placer une stèle à la mémoire de douze personnes mortes ou disparues en déportation – Noëlle, un peu perdue, ne voyait que des pierres tombales, des adultes à l'air catastrophé, quelques

fleurs. Elle s'attachait, depuis le début de la cérémonie, à lire les inscriptions sans y comprendre grand-chose, elle se tordait le cou pour apercevoir les plaques commémoratives à moitié effacées, les couronnes déglinguées, les croix cassées ...

« Et Papa, il est où ? Est-ce qu'il est mort, comme les autres ? Et ça veut dire quoi « ils sont avec Dieu » ?

Soudain, sa mère en eut assez ! Prise d'une inspiration subite, elle la prit par la main et lui dit une phrase d'adulte que, pourtant, l'enfant comprit parfaitement : « Viens, on va boire un coup ! »

Le pasteur et un prêtre catholique se regardaient. Le pasteur, quant à lui, dépassé par ces interruptions enfantines, ferma sa bible d'un coup sec, annonça qu'il était temps de se réunir au temple pour méditer ensemble et s'éloigna gauchement.

Tout le monde fit de même, coups d'oeil furtifs en direction des plus proches voisins, soupirs, bibles et missels fermés discrètement, puis toute une gestuelle un peu maladroite pour se retourner, s'écarter sans faire de bruit et s'éloigner sans trop se faire remarquer ...

Le premier cercle

NOËLLE ÉTAIT NÉE AU MOIS D'OCTOBRE, comme ne le suggère pas son prénom. Ses parents l'avaient mise au monde en pleine guerre et, par ce prénom, avaient voulu signifier qu'ils croyaient fermement à la venue d'un monde meilleur, à un renouveau, à une renaissance.

Née en octobre, elle était évidemment arrivée trop tôt pour Noël ! Ce n'était pas sa faute mais elle devrait tout de même toute sa vie endosser ce prénom de sauveur du monde, ou de personne par qui l'espoir et la lumière arrivent ! Qui dira l'influence d'un prénom sur les comportements et les motivations intrinsèques d'une personne ?

Ses parents étaient croyants, sans plus mais avec une pratique religieuse paisible. Notamment, ils avaient fait donner à leurs deux enfants une instruction religieuse protestante en bonne et due forme, école biblique, catéchisme, plus tard participation aux « éclais », Éclaireurs et éclaireuses unionistes de France, etc. La jeune Noëlle

avait baigné dans le protestantisme dès son enfance et il lui semblait naturel que le monde entier, en tous cas son entourage, soit dans le même ton, ait les mêmes convictions que ses parents et qu'elle-même, et cela lui donnait un fort sentiment de bonheur : tout était à la bonne place et cela durerait indéfiniment !

Temps 1 : la maison sur le roc

Parmi les textes lus et relus au cours des séances de catéchèse ou des cultes – auxquels sa mère l'emmenait, sans exception – l'un d'eux avaient fait sur elle une forte impression, texte souvent appelé « l'image des deux maisons¹ » : le sage construit sa maison sur le roc. La pluie tombe, les rivières débordent, les vents soufflent mais sa maison ne tombe pas. Mais celui qui est stupide la construit sur le sable, et quand la pluie tombe, que les rivières débordent et que les vents soufflent et frappent sa maison, elle tombe et elle est complètement détruite.

« Maman, notre maison, elle est bâtie sur le roc ou sur le sable ?

— Sur le roc, ne t'inquiète pas !

— C'est Papa qui l'a construite ?

Rire maternel !

— Mais non, chérie, c'est un maçon qui l'a construite et il a très bien fait son travail, heureusement, n'est-ce pas ?

1 Matthieu 7:24

Noëlle, rassurée, reprit ses activités de petite fille. Sa mère voulait quand même voir si elle avait besoin d'autres explications :

— Noëlle, ce matin au culte, tu as compris qui est l'homme sage et qui est l'homme stupide ?

À cette question, il n'y eut jamais de réponse, Noëlle n'avait pas été trop frappée par cette différence entre le sage et le stupide, entre l'homme avisé et l'homme insensé. Après tout, tous deux étaient des hommes et elle ignorait à peu près tout du monde masculin ; son père était parti à cause de la guerre, comme ceux de ses amies et camarades de classe, et les enfants d'alors vivaient dans un monde de femmes.

En revanche, sa question montrait qu'elle avait retenu l'image des deux maisons, l'une bâtie sur le roc, l'autre sur le sable. Ça, ça lui parlait ! D'ailleurs, la maison où elle habitait, un centre d'éducation pour jeunes en difficultés, avait pour devise : « Dur comme roc ». Pour elle, petite fille de cinq ans, c'était clair ! Et rassurant !

Sa maison, la maison bâtie sur le roc, elle se mit à l'appeler la maison de pierre mais, dans son esprit, c'était plutôt « la maison de Pierre », ce Pierre étant bien sûr inconnu d'elle mais muni d'un prestige incontestable : c'était lui qui avait construit la maison où elle habitait, indestructible ! Ce Pierre, elle l'imaginait – ah, l'imagination de cette enfant ! – lui parlait, il peuplait une grande partie de son univers enfantin, lui l'homme sage, qui avait heureusement construit une maison solide pour qu'elle,

sa mère, son père et son frère soient à l'abri du malheur ambiant.

La maison de Pierre !

Quand elle était couchée, sous ses couvertures, avec sa petite famille à elle, composée de quelques peluches, une poupée un peu délabrée – c'était la guerre et on manquait à peu près de tout – un ruban donné par une tante éloignée, une photo de son père, sérieux et rassurant, finalement, là, elle se sentait en sécurité et elle s'endormait dans un soupir d'aise.

Temps 2 : l'enthousiasme de Pierre

Noëlle aimait bien aussi une prière que le pasteur disait parfois au catéchisme :

*Donne-nous la foi d'Abraham,
la fidélité de Moïse,
la sagesse de Salomon,
la patience de Job,
le courage d'Élie,
l'enthousiasme de Pierre,
et par-dessus tout l'amour de Jésus,
maintenant et pour toujours.*

Elle n'en comprenait pas tout, et n'en retenait qu'une phrase « l'enthousiasme de Pierre » ! Évidemment, il était enthousiaste : c'était lui qui avait construit sa maison !